

# MILANCIERS RELIGIEUX.

## POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Vendredi, 17 Mars 1848. No. 54.

### LETTRE PASTORALE

DE MGR. L'ÉVÊQUE DE MONTREAL.

SOLLICITANT LA CHARITÉ DE SES DIOCÉSAINS, EN FAVEUR DES ORPHELINS DES IRLANDAIS ÉMIGRANTS.

IGNACE BOURGET, par la miséricorde de Dieu et la Grâce du Saint-Siège Apostolique, Evêque de Montréal, etc., etc.

Au Clergé Séculier et Régulier, aux Communautés et à tous les Fidèles de Notre Diocèse, Salut et Bénédiction.

La présente Lettre Pastorale est pour vous annoncer, Nos Très Chers Frères, que nous avons à placer deux-vingt-neuf enfants orphelins; et pour faire à ce sujet appel à votre charité. Vous n'avez point oublié que le vingt-quatre Juin dernier, Nous vous donnâmes communication de la Lettre encyclique de Notre Saint Père le Pape, qui nous peignait, sous des couleurs les plus vives, les maux affreux de l'Irlande et nous recommandait avec instance de faire des prières publiques pour des frères si malheureux.

Vous avez répondu, avec un empressement digne de toute éloges, à l'invitation si tendre du Père commun des Fidèles; comme le prouvent les nombreux concours qui ont rempli nos Eglises pendant les trois jours de supplications indiqués pour chaque Paroisse. Une des intentions du Souverain Pontife, en nous invitant à faire ces prières, était de détourner des divers peuples Chrétiens le fléau qui désolait l'Irlande. Sous ce rapport, nous avons été exaucés, N. T. C. F.; car pendant que la contagion exerçait de si funestes ravages aux portes de notre ville, la santé publique était beaucoup meilleure que de coutume.

A la vérité, nous avons eu à déplorer ensemble les grandes pertes qu'ont faites le Clergé et les Communautés, pendant ce temps d'épidémie. Mais ce qui nous a consolés, c'est que d'abord la mort de ces généreux victimes de la charité a été très précieuse aux yeux de Dieu; et qu'ensuite le Seigneur s'est contenté d'appesantir sur nous seuls son bras et vous a épargnés. Car telle est Notre disposition, que nous pouvons, quand il s'agit de vos intérêts, dire avec l'Apôtre: "Pour ce qui est de nous, nous donnerons encore très volontiers tout ce que nous avons; et nous nous donnerons encore nous-mêmes pour le salut de vos âmes." (2. Cor., 12, 15.)

Ici, nous avons à vous témoigner, N. T. C. F., combien Nous avons été sensible aux vœux exprimés que vous avez bien voulu adresser au ciel pour Nos et pour Notre digne Coadjuteur, lorsqu'il a plu au Seigneur de Nous visiter par la maladie. C'est à vos prières, Nous n'en doutons pas, que Nous devons la santé dont Nous jouissons maintenant. Aussi Nous sentons-nous pressés d'un ardent désir de consacrer à la sanctification de vos âmes tous les moments de cette vie que le Seigneur a daigné Nous prolonger. Car c'est lui-même qui nous avertis, qu'il nous fait faire les œuvres de celui qui Nous a envoyés travailler à votre salut, tant qu'il fait jour. Car la nuit arrive pendant laquelle on ne peut plus travailler. Oh! oui, N. T. C. F., croyez-le, on se trouve les mains bien et les de mérites, quand on se voit aux portes de l'éternité; et que l'on se croit sur le point de paraître devant le Juste Juge, qui juge les justes mêmes, et trouve des taches justes dans ses Anges; qui nous prévient dans l'Evangile qu'il faudra payer à sa sévère justice jusqu'à la dernière obole; et que rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux.

Faisons donc le bien, N. T. C. F., pendant que nous en avons le temps. (Gal. 6, 10.) Faisons-le à l'égard de tous, mais principalement à l'égard des déshérités de la foi. C'est l'avis important que nous donne l'Apôtre, et qui nous convient particulièrement dans les circonstances présentes. Car vous n'avez pas oublié ce que Nous vous disions dans Notre lettre Pastorale du vingt-quatre Juin dernier. L'affreuse mortalité qui décimait à cette époque les Emigrants faisait une multitude d'orphelins. Ces pauvres enfants n'ayant plus de pères pour les nourrir, ni de mères pour les aimer et les réchauffer sur leurs seins, la religion nous imposait le devoir sacré de les prendre sous Notre protection spéciale. Orphans ut eris adjutor. (Ps. 10, 14.) Ils étaient en effet trop malheureux pour ne pas mériter toute Notre compassion. Aussi dès lors Nous les aimions, comme on aime toujours les enfants de sa douleur.

Notre premier mouvement, en faveur de ces innocentes victimes du fléau dévastateur, fut d'élever la voix, pour vous peindre de notre mieux leurs indicibles souffrances; ou plutôt les voix plaintives et gémissantes de plusieurs centaines d'orphelins se firent, par notre organe, entendre à vos cœurs, toujours si sensibles; et vous dirent avec tout l'accent de la douleur: "O Vous tous qui passez par ces lieux, consacrez par les souffrances de nos pères et de nos mères, et qui s'élevaient tristement leurs tombes, voyez s'il y a une douleur semblable à notre douleur. . . . Faites pour nous, ces pauvres petits orphelins, ce que vous voudriez que d'autres fussent pour vos propres enfants; si comme nous, ils avaient le malheur de vous perdre dans un pays lointain; si comme nous, ils étaient sans parents, et sans amis sur une rive étrangère; si comme nous, ils étaient exposés à toutes les horreurs de la misère, qui poursuivent partout l'orphelin." (Ps. 10, 14.)

Nous entrâmes, alors dans vos vœux, et Nous fîmes pour ces enfants étrangers ce que vous voudriez que d'autres fussent pour vos propres enfants, si comme nous, ils avaient le malheur de vous perdre dans un pays lointain; si comme nous, ils étaient sans parents, et sans amis sur une rive étrangère; si comme nous, ils étaient exposés à toutes les horreurs de la misère, qui poursuivent partout l'orphelin. Nous entrâmes, alors dans vos vœux, et Nous fîmes pour ces enfants étrangers ce que vous voudriez que d'autres fussent pour vos propres enfants, si comme nous, ils avaient le malheur de vous perdre dans un pays lointain; si comme nous, ils étaient sans parents, et sans amis sur une rive étrangère; si comme nous, ils étaient exposés à toutes les horreurs de la misère, qui poursuivent partout l'orphelin.

dans de bonnes familles où l'on en prendrait soin comme de ses propres enfants. Car il nous semblait qu'il eût été souverainement imprudent de Notre part d'exposer la santé publique en dispersant ces enfants, presque tous atteints de la contagion, parmi les habitants de ce Diocèse. Dans cette vue, Nous les confiâmes à la charité des bonnes Religieuses qui les reçurent à bras ouverts; et qui exposèrent leur vie pour leur prodiguer les soins les plus pénibles et les plus répugnants à la nature.

Le Gouvernement de Sa Majesté voulut bien avoir pour agréable un semblable établissement; et malgré les énormes dépenses que lui occasionnait l'émigration, il en fit généreusement la dépense. Ce fut le 11 Juillet dernier que Montréal vit naître cette nouvelle œuvre, et que nous eûmes la consolation d'aller chercher Nous-même ces tendres enfants aux Abris de la Pointe St. Charles. Nous devons vous le dire ici, N. T. C. F., dans la sincérité de notre âme, qu'un des plus doux moments de Notre vie fut celui, où à la tête de cette nombreuse famille d'orphelins, Nous traversâmes les rues de cette ville, pour les conduire par la main aux hospices qui leur étaient préparés. Le spectacle de ces centaines d'enfants, décharnés par la faim, couverts de haillons et succombant aux attaques de la terrible maladie qui les avaient privés de leurs parents, était trop poignant pour que Nous puissions jamais l'oublier.

Depuis qu'il est fondé, l'on y a reçu six cent cinquante orphelins, sur lesquels cent quatre-vingt-huit ont été placés ou réclamés; et trois cent trente-deux sont morts. Il en reste donc encore cent trente. De plus, il s'en trouve aux hôpitaux de la Pointe St. Charles quatre-vingt-dix-neuf autres, qui n'ont pu être placés au dit Asile. Telle est en peu de mots l'histoire de la fondation de l'Asile de St. Jérôme, dont l'objet est de recueillir et de soigner les orphelins Irlandais, en attendant qu'on puisse les placer dans des maisons honnêtes et charitables. Il s'élève lentement, au milieu des peines et des souffrances, ce monument de charité; mais il est arrosé de trop de sueurs et de sang, pour n'être pas béni de Dieu et des hommes.

C'est en faveur de ces deux-cent-vingt-neuf orphelins dont Nous venons de vous parler, N. T. C. F., que Nous vous écrivons aujourd'hui, pour vous exhorter à les accueillir dans vos maisons et à les élever comme vos enfants. Pour vous porter plus efficacement à ce devoir de charité, Nous empruntons le langage de St. Paul: "Et Nous vous disons ce qu'il disait à son bien-aimé disciple Philémon, pour l'engager à recevoir dans sa maison un serviteur fugitif. Nous rendons grâce à Dieu, nous souvenant sans cesse de vous dans nos prières, en apprenant quelle est votre charité et la foi que vous avez dans le Seigneur Jésus, et envers tous les Saints; c'est-à-dire les pauvres qui le représentent sur la terre. Les nombreux établissements que l'on voit s'élever de toutes parts, par vos inépuisables largesses, font éclater aux yeux de tout le monde la libéralité qui naît de votre foi, et font connaître les bonnes œuvres qui se pratiquent parmi vous pour l'amour de Jésus-Christ. Votre charité, N. T. C. F., Nous a donc comblés de joie et de consolation, en voyant que les cœurs des saints ont été tant soulagés par votre compassion. Visceera Sanctorum requieverunt per te, frater." Car Nous devons vous remercier ici en particulier des apitoyés que vous Nous avez transmis, pour répondre à l'appel que Nous fîmes à votre charité, dans Notre lettre du vingt-quatre Juin dernier; tout en vous informant que ces secours ne pouvaient venir plus à propos, à cause des dépenses considérables qu'il Nous a fallu faire pour soulager, autant que possible, d'aussi grandes misères.

Plein de la grande confiance que Nous inspire votre charité passée, Nous Nous adressons aujourd'hui à votre bonté accoutumée, et nous vous prions d'en faire sentir les effets à ces pauvres orphelins qui sont si chers à votre cœur. Nous aurions bien l'autorité de vous le commander au Nom de Jésus-Christ, en faisant valoir ici le précepte de la charité; mais Nous préférons laisser agir les motifs de l'amour, toujours plus puissants sur des cœurs tendres et généreux. Propter caritatem magis obsecro.

"Or, la prière que Nous vous faisons est pour ces enfants que Nous avons engendrés dans les liens; et les douleurs de la terrible épidémie, qui les a privés des seuls soutiens qu'ils eussent au monde. Nous les confions à vos soins charitables; recevez-les comme les objets de notre plus tendre compassion; ut mea viscera suscipe.

Où, N. T. C. F., recevez-les sans nullement considérer que selon la chair, ils sont d'une origine étrangère à la nôtre; car unis comme ils le sont à Jésus-Christ par la foi, il ne font avec nous qu'un seul et même peuple. "Quanti autem magis tibi et in carne et in Domino."

Recevez-les sans non plus considérer que d'abord ils pourraient vous être à charge; car vous savez très bien que la charité, pour être méritoire, doit s'exercer gratuitement, et pour l'amour de Jésus-Christ. Au reste, avec Dieu, il n'y a rien de perdu, et tout est récomposé au centuple dans ce monde, avec promesse de la vie éternelle dans l'autre. Philémon en est ici une preuve frappante, car pour avoir fait grâce à Onésime, pour lequel le grand Apôtre avait déployé toutes les richesses de son éloquence, en faisant parler toutes les entrailles de sa charité, il eût le bonheur d'en faire un compagnon fidèle de St. Paul, un Evêque, embrasé de zèle, un glorieux Martyr de Jésus-Christ.

Il en sera de même de nous tous, N. T. C. F., il faut l'espérer. En adoptant ces pauvres enfants, Nous en ferons des compagnons de notre foi, de bons prêtres, de ferventes Religieuses, d'excellents concitoyens qui, élevés parmi nous, seront toujours comme une seule et même famille. Qui tibi aliquando inutilis fuit, hunc autem et mihi et tibi utilis.

Recevez donc, Ministres du Seigneur, et adoptez ceux de ces enfants à qui la Divine Providence a départi d'heureuses dispositions; et qui, espérez que les généreux sacrifices que vous ferez pour leur procurer une bonne éducation, ils deviendront un jour l'ornement du sanctuaire; et vos dignes collaborateurs dans les travaux du saint ministère; ut mea viscera suscipe.

Recevez, Séminaires et Collèges, adoptez quelques-uns de ces tendres enfants, que la nature et la grâce se sont plu à orner de riches talents, exprès, ce semble, pour vous récompenser de la charité que vous allez exercer en cultivant leurs bonnes qualités et en les rendant capables de vous

aider à remplir la belle mission que vous a donnée la Divine Providence: ut mea viscera suscipe.

Recevez, Communautés consacrées à l'enseignement, ou à la charité, et adoptez ces pauvres orphelins qui vous tendent leurs petites mains supplantes. Ah! sans doute qu'en jetant dans leurs cœurs, pleins de foi, la bonne semence d'une éducation religieuse et soignée, vous en ferez pour la plupart de dignes épouses de Jésus-Christ, qui travailleront avec vous à faire bénir en tout lieu vos Saints Instituts, en multipliant les œuvres de justice que vous opérez pour la plus grande gloire de Dieu: Ut mea viscera suscipe.

Recevez, pieux et charitables Laïques, et adoptez ces tendres enfants avec cette joie cordiale qui caractérise la vraie charité. Ayez pour eux toute la tendresse que vous aimerez à voir chez ceux qui recevraient vos propres enfants s'ils avaient le malheur de vous perdre, et si, relégués sur une terre étrangère, sans parents et sans amis, ils étaient réduits à une aussi affreuse misère. N'est-ce pas le temps, s'il en fut jamais, d'accomplir ces touchantes paroles du Seigneur: *Faites aux orphelins ce que vous voudriez qu'on vous fit. Prout vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis similiter.* (Luc, 6, 31.)

Animés de ces sentiments, vous accueillerez ces enfants, vous les élèverez avec soin, vous les corrigerez avec bonté, vous les aimerez avec tendresse. Oh! qu'ils vous paraîtront intéressants et aimables, ces enfants, si vous savez comme ils se sentent vivement le bien qu'on leur fait; comme ils sont reconnaissants pour ceux qui en prennent soin, comme ils vivent avec foi le Père des miséricordes pour ceux qui les assistent; et comme ils s'empressent avec de vifs transports de joie, quand ils se rencontrent, après s'être crus morts; comme ils sont émus, quand il leur faut se séparer les uns des autres pour ne plus peut-être jamais se revoir; comme ils pleurent, quand on leur rappelle le souvenir de leurs chers parents ou de quelques-unes des personnes charitables qui ont sacrifié leur vie pour les soulager dans leur malheur; comme ils regardent avec attendrissement ceux qui les viennent voir pour les adopter, dans l'espérance d'être assez heureux pour fixer leur choix; et comme ils sont fermes et décidés, quand il leur faut rejeter les offres flatteuses de ceux qu'ils connaissent être les ennemis de leur foi; comme elles sont sincères et abondantes les larmes qu'ils versent, quand il est question de dire adieu aux tendres mères que la Religion leur a préparées dans leur malheur.

Tels sont, N. T. C. F., les enfants si malheureux, mais en même temps si intéressants que Nous vous conjurons de recevoir et de bien traiter, comme étant les plus tendres objets de notre compassion. Ut mea viscera suscipe. Si vous nous considérez comme vous étiez d'abord, uni par les liens sacrés qui attachent le Pasteur à ses brebis, recevez-les comme Nous-même. Si ergo habes me socium, suscipe illum sicut me. Si ces pauvres enfants vous entraînent dans quelques dépenses, mettez-les sur votre compte. Si vultis ut quid necut tibi aut debet, hoc mihi impulo. Car vous n'ignorez pas que Nous aurions droit d'exiger de vous une part des biens temporels que vous donne le Seigneur; par exemple, travaillant à l'Autel, nous pourrions vivre de l'Autel. Si donc vous Nous êtes redevables à cause du ministère que nous exerçons pour le salut de vos âmes, veuillez bien vous acquitter dans la personne de ces pauvres orphelins; car Nous regarderons comme fait à Nous-même tout ce que vous ferez pour eux. Reddam, ut non dicam tibi, quod et tempus mihi debet.

D'ailleurs, N. T. C. F., en vous exhortant à faire cette belle œuvre, notre intention est de vous fournir une occasion précieuse d'attirer sur vos familles les bénédictions abondantes qui se répandent toujours dans les maisons des Orphelins. Et qui pourrait en douter, lorsque J. C. nous assure dans l'Evangile, que tout ce que l'on fait à l'un de ces petits, c'est à lui-même qu'on le fait. Faisons donc tous ensemble cet excellent Acte de charité, pour honorer notre foi en recevant J. C. qui nous dit, en vous présentant ces pauvres enfants: *Je suis étranger, et je ne sais où reposer la tête; vous ne me refuserez pas une place dans vos maisons. Ce que vous ferez à l'un de ces petits; c'est à moi-même que vous le ferez.*

Nous allons imiter le bon exemple que nous a donné, dans le temps même que la contagion répandait partout la terreur, l'Archevêque de Québec, qui l'on a vu un dévouement digne de toute admiration, et un empressement incomparable à recueillir ces pauvres orphelins. Nous allons tous ensemble offrir au Père des miséricordes cet acte de charité pour demander trois faveurs pour l'éternelle promesse à la charité.

La première, Que notre peuple conserve avec soin, par sa bonne conduite, l'héritage de ses pères:

La seconde, Que d'abondantes bénédictions se répandent sur les Associations charitables et bienveillantes, formées dans le noble but de procurer à ce peuple les moyens de se fixer sur cette terre que lui assigna la Divine Providence, quand elle partagea toutes les contrées de l'Univers, entre les diverses nations du monde: et pour lui apprendre à la cultiver avec intelligence, pour que sa main laborieuse recueille au centuple la semence qu'elle aura jetée dans son sein:

La troisième, Que tous les enfants du sol trouvent à exercer leurs talents et leur industrie dans le sein de leur patrie, afin de n'être plus dans la triste nécessité d'errer par milliers çà et là, pauvres et méprisés de ceux qui exploitent leurs forces physiques pour faire fortune à leurs dépens.

Nous vous dérivons ceci dans la confiance que nous devons votre soumission; sachant que vous en ferez encore plus que nous ne vous en disons. Que la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit. Amen.

Sera notre présente Lettre Pastorale lue et publiée en Chapitre dans toutes les Communautés Religieuses, et au prône dans toutes les Eglises Paroissiales, le premier Dimanche après sa réception.

Donné à Montréal, le neuf mars, mil huit cent quarante-huit, sous notre sceau et le contre-sceau de notre Assistant-Secrétaire.

IG. Evêque de Montréal.

Par Monseigneur,

J. Z. MOREAU, Prêtre,

Assistant-Secrétaire.

(Pour Copie) L. Z. MOREAU, Assistant-Secrétaire.

### PISE ET FLORENCE.

Pise — Insuffisance des moustiquaires. — Le marché qui se tenait sous une fenêtre. — Le café de l'Usso (hussard). — Les jeux du pont. — Enchantement des rives de l'Arno. — Qu'il en faut rabattre quelque chose. — La Spina. — La place du Dôme. — La tour penchée. — L'intérieur du Dôme. — L'autel d'argent. — Saint-Ranieri. — Accompagnement obligé de la musique d'église. — Des différentes manières du clergé français et du clergé italien. — Les crânes en veste.

Si nous voulons voir en un jour les principales curiosités de Pise, ce qui à toute rigueur peut se faire, passons le bac, qui est une de ces belles barques pisanes dont j'ai parlé. Voici là bas la fortessa, belle tour carrée qui ferme la ville en aval du fleuve d'une manière fort imposante, surtout quand elle se découpe sur les splendeurs du soleil couchant; cette tour tenait autrefois à des bâtiments ruinés aujourd'hui. Il suffit d'en voir l'extérieur; le dedans fort délabré sert de prison à quelque bandits. Nous suivons le rempart, car Pise est enclose entourée de ces mêmes murailles qui soutiennent tant de fiers assauts dans ses guerres avec les républiques voisines. Malheureusement cette ceinture est devenue trop large pour la pauvre cité, qui depuis lors est allée toujours maigrissant. De vastes jardins potagers comblent les vides entre le vieux rempart et les maisons qui se reculent vers le cœur de la ville. Tout-à-coup nous débouchons sur la place du Dôme. Vous pensez être saisi d'admiration, mon cher ami, point du tout, et c'est tout simple; vous vous y attendiez. Il est le même pour Saint Pierre de Rome et pour tous les spectacles étonnants, si l'on vous a dit d'avance qu'ils sont étonnants. Vous avancez donc fort paisiblement, le nez en l'air, sur cette place du Dôme où sont les quatre grands monuments de Pise: le Dôme, le Campanile, le Baptistère et le Campo Santo. M. Valéry compare avec raison cet ensemble à de vastes constructions orientales, au moins telles qu'on se les figure d'après les gravures anglaises et les romanciers français. Ces quatre monuments appartiennent au culte catholique, ou plutôt ce n'est qu'une seule église, avec les dépendances consacrées aux principaux actes de la vie chrétienne. Le Dôme est l'église proprement dite, le sanctuaire; le Campanile est son clocher; on baptise les fidèles dans le Baptistère, on les enterre dans le Campo Santo. Ces édifices sont séparés l'un de l'autre, comme on le voit aussi à Florence et en d'autres lieux de l'Italie. On n'osait point imaginer alors de gêner par un clocher les proportions savantes d'un temple. Ce fut le génie du Nord, audacieux et heureux dans son ignorance, qui entassa pièce-mêlée dans ses constructions exorbitantes, flèches, aiguilles, tours et tourelles, clochers et clochétors. Le campanile de Pise, planté comme une quille derrière le chevet de sa métropole, énorme édifice de marbre enroulé du haut en bas dans ses cercles et poussé jusqu'à une hauteur prodigieuse, uniquement pour porter trois cloches; ce campanile, si l'on en croit la version la plus accréditée, parut fléchir quand on le construisait. Le sol, dit-on, s'était affaissé sans le poids des assises, il demeurait incliné, mais il parut si solide dans son inclinaison qu'on le laissa tel quel. C'est ce phénomène qui l'a fait connaître depuis sous le nom de la Tour penchée; il faut qu'il soit solide en effet. Un tremblement de terre de l'an dernier, le suivant professeur, qui nous a laissés la relation du cataclysme, courut sur la place du Dôme des premières oscillations; il vit le Campanile se balancer comme le battant d'une des cloches, car ce jour-là, comme je l'ai dit mieux le poète:

Les marbres chancelaient comme des hommes ivres. Mais il n'en fut pas autre chose; la tour penchée ne pencha ni plus ni moins. Elle ne suit pas même l'accident singulier de sa voie redressée. On monte librement sur le sommet, quand on est jeune, alerte, désœuvré, d'une bonne poitrine; quand le ciel n'est ni couvert, ni brûlant, ni pluvieux, et qu'il ne fait pas trop de vent, les Anglais en descendent avec liberté en escaladant la rampe en dehors, quand il leur prend fantaisie de se tuer. Ce malheur arriva, dit-on, une fois, avec ce dommage pour le concierge, qu'il en tomba aussi de frayeur. On remarque, au premier étage de la tour, un reste de sculpture fort curieux, en ce qu'il retrace la forme des galères des premiers temps de la navigation européenne. Les érudits spéculent en ont tiré de grandes conjectures pour l'histoire de la marine. L'objet m'a paru une grosse galote à voiles, toute pansue vers la proue, tout aplatie vers la poupe, et qui rappelle fort bien la forme d'un coquillage flottant qu'on nomme argonaute. Le prodige de la nature, en cette occasion comme en tant d'autres, a dû fournir l'analogie aux inventeurs.

Je déclamaï contre les surprises longtemps attendues; je fus surpris en entrant dans le Dôme, parce que je ne m'y attendais pas. Le lecteur français a déjà deviné sans doute, que dôme ne signifie pas simplement, comme chez nous, une coupole, une partie de l'édifice, mais l'église tout entière, la cathédrale, du latin domus, la maison par excellence, la maison de Dieu. J'étais déjà très familiarisé avec les marbres, les velours, les tableaux, les dorures, les richesses de tout genre amoncelées dans les petites églises d'Italie. Rien de tout cela dans le dôme de Pise; une forêt de colonnes; une nef profonde, un jour mystérieux, des perspectives imposantes. Voilà le premier coup d'œil; on se croirait dans une cathédrale gothique des plus majestueuses. On s'approche, la magnificence des détails répond à la grandeur de l'ensemble; c'est admirable de loin comme de près. Ces innombrables colonnes qui sourillent dans la nef, toutes différentes et des marbres les plus précieux, furent rapportées par des Pisans de leurs expéditions en Sicile et en Grèce. Parmi les peintures, on distingue deux chefs-d'œuvre d'André del Sarte.

Voici un autel avec tous ses ornements en argent massif que le voeu du peuple accense les Français d'avoir fait acheter deux fois à prix d'or par la malheureuse cité, du temps de leur domination. On conte ainsi la chose: Le général commandant les troupes d'occupation, dont les richesses du Dôme avaient d'abord éveillé la convoitise, annonçait tout à coup qu'ils se voyaient forcés par les malheur des temps de lever une imposition énorme, et qu'il avait jeté les yeux sur cet autel d'argent massif pour satisfaire aux besoins de l'ur-